

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 6

Artikel: Silhouettes de chez nous : monsieur le pasteur
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENO
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

Nous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.

PAR LE BON COTE

J'ENTENDS partout des originaux se plaindre de l'hiver. C'est une saison comme une autre pourtant et je vous assure que les négociants en bois et en charbons, que les marchands de pastilles contre les bronchites, ne s'en plaignent pas. Si l'hiver n'existait pas, je trouve qu'il faudrait l'inventer.

Entendons-nous, je parle de l'hiver raisonnable, souriant, aimable même et non pas de cette bête féroce déchaînée qui vous crache du grésil au visage, qui vous envoie des bourrasques de neige dans les yeux, qui vous donne l'onglée et qui vous met à perpétuité une goutte au bout du nez. En toute chose, il faut de la modération.

Pour moi, toutes les saisons ont leur agrément. L'été, je me rends au jardin, je m'assieds sur l'herbe et je regarde avec attendrissement s'épanouir les cornichons. J'écoute un oiseau qui s'égosille sur l'arbre voisin. Tout en chassant les taons qui me harcèlent et en épongeant avec mon mouchoir mon front qui ruisselle, de temps en temps, je me rends à la source voisine, et je bois à perdre haleine, pour essayer d'éteindre la soif qui me dévore. Je prends chaque jour plusieurs cachets contre la migraine. L'été est gonflant. Quand je rentre le soir, après douze heures de plein air, je suis content. L'hiver, je n'ai pas les mêmes distractions, mais j'en trouve d'autres. D'abord, chaque jour, en ouvrant ma fenêtre, le matin, j'interroge mon thermomètre. Quand il est au-dessous de zéro, je fais B... ! et je me refourre vivement dans mon lit. Cela m'a fait déjà une petite surprise. Si je suis obligé de sortir, il est rare qu'il n'y ait pas de verglas. Je glisse et je ramasse des bûches, ce qui fait rire les passants; mais, un peu plus loin, ce sont les passants qui culbutent, et c'est mon tour de rigoler. J'ai d'autres divertissements. Quand j'ai l'onglée, par exemple, je souffle sur mes doigts pour les réchauffer, c'est très amusant. Quand j'ai les pieds glacés, je bats la semelle, c'est du sport. Mais la plus intéressante de toutes les réjouissances de l'hiver, c'est, sans contredit, le rhume. Quand on a la chance d'en avoir pigé un bon, pas besoin de chercher d'autres occupations. On éternue, on tousse, en se mouche sans arrêt, c'est tordant. Ce qui est encore plus roulant, c'est de former un chœur, quand plusieurs membres de la famille ou plusieurs amis sont enrhumés en même temps. On désigne un chef d'orchestre qui donne le signal et tous les exécutants éternuent à la fois. Puis ils font des tierces, des quarts, des quintes de toux, en sourdine, en mineur, en majeur, lacrymalendo ou rigolendo. Et pendant ce temps-là, l'hiver se passe en douce.

Prosper.

Au théâtre. — Ah, mon Dieu ! monsieur, je me suis assise sur votre lorgnette. — Rassurez-vous, madame, elle en a vu bien d'autres.



LO MONSU DAI VOTE ET CREBLIET

VO sède que — lài a dza quauque temps — lài a zu dâi vôte dein tot lo paï, mîmameint dein tota la Suisse. L'êtâi po savâ se lè pipatson dèvetrant payî on impoût su lo tabac, clique à fougâ, clique à chiquâ, clique à nicliâ, su lè cigare âo bin lè cigarette. Ein a que desant : oï. Dâi z'altro repliquâvant : na, que, ma fâi, lo paï êtâi quasu ein tsecagne. L'êtâi tot parâi quemet dein dâi z'ontô que l'hommo dit onna raison dinse, la fenna onn' autra. P'on tire à otta, l'autra à io, quemet lè tsevu d'appliâ et tot cein fine pè dâi trevougne.

Adan, po lâo z'espliquâ cein à tsavon, l'ant einvouyî dâi monsu de pè la vela po dere l'évangile âi citoyen. Seulement, cliâo monsu n'étant pas d'accoc. Ein vegnâi ion que lâo desâi d'ins :

— Chers concitoilliens, vo faut pas avâi pouâre de votâ oï, po que lè pipatson l'aussant oquie à payî po clli l'impôit dâo tabac. Cein vâo baillî on moui de batse : dâi million que d'iant cliâo que savant comptâ prâo licin. Et avoué clli l'erdzeint on porrâ baillî à tî lè vilhio onna galèza capita avoué prâo pan po molhî sa soupa, et on bocon de piquetta po lè demein-dze de coumenion. L'è dza oquie et vaut mî que rein. Votâ oï, et pu l'è bon.

Et lè dzein voliâvant votâ oï. Mâ quauque dzo aprî, revaitoc on autro monsu que l'è vegnâ baillî dâi z'autre z'espllicachon.

— Chers concitoilliens, que lâo z'a de, n'aussî pas pouâre de votâ na. Na, l'è lo meillâo. Pein-sâ-vo vâi ! Lo tabac l'è dza à n'on prix de fou. Se lo faut payî pe tchè, l'è atant qu'on no robe. No praignant dza tote lè libertâ. Sarâi onna vergogne que no laissèyant pas clique et qu'on sâi dobedzi de dètieindre noutrè chète-moque, du que lo tabac coterâi lè get de la tita.

Lâi avâi dèvant lo monsu on certain coo qu'on lâi desâi Crebliet. L'êtâi plliècî pè sa coumouna et n'avâi pas soveint sa bossetta que lâi pèsâve trâo fè su la cousse. Cein lo gravâve pas de fougâ tota la sacré dzornâ, et onn' affère de tabac que l'empouèsênâve. Iô prègnâi-te l'erdzeint ?

Crebliet l'êtâi dan setâ âo pemî banc et tourdzive son bruleau ein faseint état d'accuta. Po mî fère comprendre son aleçon, lo monsu lâi fâ dinse :

— Justameint, vo : clli monsu à la roulière dzauna.

Lè dzein l'ant coumeincî à bramâ : « Crebliet ! Crebliet ! »

— Eh bin ! monsu Crebliet ! du que l'è dinse que vo z'âi à nom, que repreind lo monsu. Vo fougâde tî lè dzo quauque pipâie. Eh bin ! cein vo fara on rido impoût rein que sur la fougâre.

— Cein vâo rein mî fère dèplie, que rebrique Crebliet.

— Que cha, ma fâi ! Accutâ-vâi po bin comprendre. Su tote lè pipâie, vo dussâ payî oquie, se vo votâ oï. Comprèinde-vo pas ?

— Vu rein payî dè pllie, que repond Crebliet !

— Crâio que vo comprèinde pas à tsavon. Accutâde. M'èin vé recoumeincî. Su têtû assebin. Vo payîde...

— Rein dâo tot, so repond lo père Crebliet. Vu rein payî dè pllie. N'è pas dâo tabac que ie fonmo, l'è de la folhie de nohyère chète !

Marc à Louis.

Silhouettes de chez nous.

MONSIEUR LE PASTEUR

L habite le plus beau bâtiment du village, cette cure aux contrevents flamme-més de vert et de blanc qui se dissimule derrière un grand tilleul, un ormeau ou deux platanes.

Tandis qu'on entre tout droit chez le pintier pour boire ses trois décis ou chez l'épicier pour acheter un kilo de sucre, il faut pas mal de marches et de contremarches pour pénétrer chez le pasteur. C'est parfois aussi compliqué que de s'introduire dans une ambassade. Aller chez le syndic est une simple affaire : on s'enfoncé dans un long corridor aboutissant à la cuisine et là, on y est ! Le syndic, aux heures des repas, est assis au bout de la table. Si, par hasard, il est absent, sa femme vous reçoit sans façons, avec sa cordialité accoutumée. Pour ce qui est d'aller chez le régent, c'est encore plus simple : vous n'avez que deux pas à faire quand vous sortez de la salle du Conseil général. Il suffit d'heurter et la porte s'ouvre le plus simplement du monde.

Aller à la cure est une tout autre affaire. D'abord on ne s'y rend pas, comme ça, tout de go, en bras de chemise, en salopettes ou en tablier vert. Il faut enfiler ses souliers du dimanche, mettre un col et nouer une cravate. Quand la tenue est à peu près convenable, on s'en va jusque devant la grille qu'il faut franchir. Et, voyez-vous, ces grilles de cure ont une peine du diable à s'ouvrir ! Ma parole, il faut prendre la poignée à deux mains et pousser de toutes ses forces. Finalement la porte de fer cède, elle tourne sur ses gonds en grinçant, ce qui fait un bruit de tonnerre et signale votre présence à tout le quartier. Ensuite, vous faites quelques pas sur une allée sablée, vous gravissez trois marches d'escalier et vous voilà, sur la plate-forme, un peu rouge, un peu essoufflé. Vous tirez le pied de biche, la sonnette tinte et son bruit se répercute dans toute la maison. Une minute de silence s'écoule, puis c'est un pas menu qu'on perçoit dans le corridor dallé. Le pas se rapproche et la porte s'ouvre enfin. Une petite bonne en tablier blanc apparaît. Vous la saluez poliment, elle incline la tête et vous dit, avec un pur accent d'outre-Saraine :

— Qui dois-je annoncer ?

Après avoir décliné vos titres — si vous en avez — la petite bonne vous précède dans le vestibule et vous abandonne au bas de l'escalier. Durant son absence, vous avez tout le temps d'admirer le porte-parapluie à moitié vide, le calorifère et son œil rouge ainsi que le beau matou tigré qui ronronne dans son coin et vous jette, de temps à autre, un regard hostile. Enfin, la petite bonne revient et vous introduit.

Si l'attente a été longue, l'accueil n'en est que plus cordial, car Monsieur le Pasteur tient à conserver sa popularité parmi ses paroissiens. Il y

tient d'autant plus qu'il n'est pas de l'endroit. Chacun sait, n'est-ce pas, qu'il a été élevé, quel que part, dans un village ou une petite ville, qu'il a fait ses études au chef-lieu, qu'il y a porté la casquette de Zofingue et fait sa demi-douzaine de frasses d'étudiant.

Néanmoins, vis-à-vis de lui, on abandonne cette familiarité villageoise qui reste un des traits caractéristiques de nos campagnards. Lui, le pasteur, est un monsieur qui a étudié, un monsieur qui possède des connaissances très étendues dans tous les domaines mais qui, peut-être, ne possède pas les sens des réalités. C'est pour cette raison qu'on l'accueille avec déférence. On veut l'observer d'abord et le voir venir. Après, on verra ! Cette attitude ne comporte aucune hostilité de notre part ; on est prêt, même, à lui rendre service. Quand on le rencontre, on lui adresse, de loin, un large coup de chapeau accompagné du traditionnel : « Bonjour, Monsieur le pasteur ! »

Cependant, le villageois est ainsi fait qu'il garde par devers soi un rien de méfiance vis-à-vis de ceux qui ne sont pas de sa race. Si vous voulez vous en rendre compte, observez son attitude, en rue, quand le pasteur fait ses visites. Les commères, qui bavardent sur le seuil de l'épicerie, s'en vont chacune de leur côté à son approche. Au moment où la grande redingote noire passe devant la fontaine, instinctivement les les-siveuses baissent le ton. Enfin, que de fois, ai-je vu mon ami Auguste se cacher derrière son char de foin ou de paille pour ne pas être vu « du ministre ». Et pourtant Auguste assiste régulièrement au sermon ; même quand il porte les channes, à l'église, les jours de communion. Je vous promets que si vous vous permettez, en sa présence, de critiquer le pasteur, vous seriez vertement rabroué.

L'autorité que le pasteur peut acquérir dans sa paroisse, elle ne vient qu'à « longue ». S'il est un homme sensé, s'il reste placé au cœur de la vie et non dans les nuages, s'il sait utiliser toutes les bonnes volontés, sans brusquer personne, son influence ne fera que grandir et peut devenir considérable. Car, chez nous, pour être apprécié, il ne suffit pas de faire un beau sermon, le dimanche matin, au son des cloches, devant un auditoire recueilli. Encore faut-il savoir dire le mot qui convient, au bon moment, le mot auquel personne ne pensait et qu'on attendait tout de même.

Car enfin, on peut avoir étudié, pendant bien des années, le latin, le grec, l'hébreu, et que sais-je encore, et ne pas savoir s'adresser aux paysans. Ce langage simple et définitif, ce n'est pas sur les bancs de l'Université qu'il s'apprend. S'il voit les choses sous un autre angle que nous, s'il admire la campagne pour elle-même, sans pouvoir évaluer son rendement, s'il sait dégager de l'effort quotidien toute la poésie champêtre, il n'en doit pas moins connaître les travaux des champs autrement que par oui-dire. Il doit vivre notre vie mais rester un être à part.

Il voit les choses de haut, c'est certain ; mais il est nécessaire que son activité se déploie spontanément, en toute circonstance. A lui de savoir quand il faut intervenir.

Il préside la commission scolaire, appelle les enfants par leur nom et connaît toute la vie locale. Il peut encore présider le comité des conférences, mais on le verrait, avec déplaisir, accepter un mandat de conseiller communal ou faire partie du corps des sapeurs-pompiers. On aime, chaque printemps, le voir bêcher son jardin, tout comme nous, « à la sueur de son front », enfouir le fumier dans terre et arroser ses salades. Mais s'il s'avisait de s'établir maraîcher, éleveur de vaches ou producteur de blé, il perdrait tout crédit auprès de ses ouailles.

Il est délégué de l'Etat pour prêcher, chaque dimanche, à l'église, pour bénir les mariages, baptiser les enfants et consoler les affligés. Cependant s'il s'avisait de remplir uniquement ses fonctions légales, il passerait pour un paresseux. On tient aussi à ce qu'il prenne la parole, le soir du Premier Août, quand le choeur d'hommes a chanté « Le Serment du Grütli » et « Terre des monts neigeux » et après que les gymnastes ont exécuté des pyramides impressionnantes sous l'é-

clat des feux de Bengale. On tient encore à le voir prononcer un discours à la fête de l'Abbaye. Mais, passé ce moment-là, il vaut mieux qu'il rentre chez lui car, autrement, la jeunesse n'oserait pas se risquer sur le pont de danse.

Mon voisin, Marc-Henri, lequel est membre du conseil de paroisse depuis une dizaine d'années, rappelait, l'autre soir, en parlant du pasteur, ce mot d'un conseiller d'Etat vaudois : « Le pasteur, c'est comme la pompe à incendie, on aime la savoir là, tout près, mais on ne tient pas à la sortir trop souvent ! »

Jean des Sapins.

COMPOSITIONS D'ELEVES

LOUT récemment, un journal citait le devoir de rédaction d'un enfant de douze ans sur le chien. En voici un extrait :

« Le chien est un mammifère, quadrupède, qui peut atteindre jusqu'à un mètre et plus de longueur, cinquante centimètres de hauteur et vingt-cinq d'épaisseur. Il est couvert de poils ; quelquefois il a une longue queue ; d'autres fois il préfère ne pas en porter. Il a deux oreilles, deux yeux, un seul nez orné de deux trous, une seule bouche et quatre pattes. C'est ce qui explique qu'il coure si vite. Le chien mange des os, mais il prend aussi tout ce qu'il peut dans la cuisine. Le chien n'est pas bête, bien qu'il soit un animal. Il aboie quand il a faim, quand il est attaché, quand il revoit son maître, quand il aperçoit un voleur qui escalade la barrière pendant la nuit et quand il garde les vaches. »

Et d'un autre écolier une composition sur la vache :

« La vache est un vieux bœuf qui a de la viande assez dure. Elle est très utile. Avec son poil, on fait des brosses à dents. Elle a des cornes solides, qui durent toujours et qui sont soudées au front. Elle met chaque pied dans deux sabots à la fois. Quand elle rentre à l'étable, elle s'assied sur son ventre et elle rumine, c'est-à-dire qu'elle repense au foin qu'elle a dans sa panse et ça lui revient. La vache est un mammifère ; non seulement elle allaite son petit, mais encore elle le fait elle-même. »

EN AMERIQUE

UN entrepreneur contemple avec stupeur l'immeuble qu'il vient de terminer et qui n'est plus qu'un informe tas de gravats.

— Comment cela est-il arrivé ? demanda-t-il au chef de chantier.

— Dès que nous avons retiré les échafaudages, la maison s'est écroulée.

— Mais vous êtes fous, s'écrie l'entrepreneur. Vous ne vous rappelez pas que je vous ai formellement interdit d'enlever les échafaudages avant que les peintres aient posé leurs papiers ?

UNE BONNE BLAGUE

SI les lendemains de fête sont cruels, si les fins de mois, de trimestres ou d'années sont exécrables, la douloureuse au terme d'un succulent repas, n'a rien de gai non plus, elle est un reste de coutume barbare et sent l'âge de la pierre. Vous me direz : le restaurateur, l'hôtelier ne peuvent tout de même pas nourrir leurs clients pour rien ; même s'ils sont payés de la satisfaction de voir leur maison regorger de dîneurs réjouis. J'entends bien et je n'ai aucunement l'intention de ruiner une corporation d'autant plus respectable qu'elle n'a pas encore mis en œuvre toutes les ressources d'une publicité qui, en littérature par exemple, s'en donne à cœur joie. Mais vous avouerez avec moi qu'on devrait trouver autre chose que ce papier replié, au creux d'une assiette ou d'une soucoupe, glissé au moment le plus tendre, à l'instant où l'estomac commence à prendre sa part de confidences qu'on échange à mi-voix. Je ne sais pas, moi, mais puisqu'il est admis qu'on peut attendre la fin de l'année pour régler son médecin, son dentiste, ou son tailleur, ne pourrait-on pas de même remettre au lendemain de

fête, le règlement de l'addition du repas ? Après tout, les dîneurs ne sont pas tous des escrocs et puis je demeure persuadé qu'en cas de défaillance de certains, le patron ne perdrait rien, les bons paieraient pour les mauvais...

Mais voilà qui me rappelle une histoire assez drôle et qui vaut la peine d'être contée.

En ce temps-là, nous battions une de ces purées, mon ami Georges et moi, qui eut fait frémir les plus aguerris, purée à laquelle aujourd'hui, nous nous efforçons de trouver rétrospectivement des charmes, parce que nous la voyons à vingt ans de distance.

Eh oui ! nous avions beau nous dépenser, en appeler à toutes les ressources de notre génie, de nos dix doigts, de nos vingt ans, nous demeurions pauvres comme Job.

Aussi, était-ce avec le plus grand respect que nous considérions notre ami Paul Berge à qui sa famille adressait mensuellement un mandat rondlet. Paul, d'ailleurs, était un compagnon charmant, pas fier pour un sou et, s'il aimait les parties gaies, le Lavaux et le sport, il ne dédaignait pas ses amis moins fortunés. Il faisait mieux, il nous aidait sans avoir l'air d'y toucher. Aussi cette délicatesse, jointe à ses largesses, nous le faisait apprécier davantage encore. Nous en étions bientôt venus à être des inséparables. Mais écoutez la suite...

Ce soir-là, Paul Berge prétendait fêter sa réussite à je ne sais plus quel examen, auquel il avait été reçu avec la mention « bien ». Pour ce faire il voulait royalement nous régaler. Il vint donc sur le coup de huit heures, nous inviter chez Batiste.

D'illustre mémoire, le chalet « Chez Batiste » traitait particulièrement bien ses hôtes et si la maison n'avait ni orchestre ni dancing, on y mangeait et on y buvait comme des princes du sang. Vous le pensez bien, nous acceptâmes d'enthousiasme cette invitation, bénissant et le jury qui avait reçu Paul et la divinité qui nous valait cette aubaine. Je crois d'ailleurs, autant qu'il m'en souviens, que mon ami et moi, nous étions à jeun depuis la veille, non par suite d'une grève dans l'alimentation, mais parce que nous n'avions plus un sou vaillant...

Ce qu'on mangea chez Batiste ? Je vais vous le dire, ce sont choses qu'on n'oublie pas, qu'on n'oublie plus, quand elles sont associées à la mésaventure que vous allez lire.

Nous mangeâmes des huîtres arrosées d'une sauce piquante, des escargots de Bourgogne divinement préparés, un poulet chasseur que nous liquidâmes jusqu'au bec, des quenelles demi-deuil, ainsi appelées parce qu'elles s'ornaient de truffes, de la crème de fromage, des fruits à la glace, le tout arrosé. Après quoi nous fîmes donner café et poussa-café. Notre joie était sans mélange et notre excellent ami Paul se montrait particulièrement en verve. A n'en pas douter, notre appétit l'avait amusé.

Quand vint l'instant de la douloureuse, il fit signe au garçon.

— L'addition, s'il vous plaît ? demanda-t-il

Le garçon, par conscience professionnelle sans doute, s'informa :

— Le tout ?

Cette question ! N'étions-nous pas les invités de Paul et sa tenue ne prouvait-elle pas suffisamment que c'était lui qui régalaient ?

Hein, quoi ?... Paul avait répondu :

— Non pas du tout, la mienne seulement... Divisez par trois...

Comme il l'avait dit, il paya sa part, puis se leva, et nous tendant la main :

— Au revoir, les amis, est-ce assez réussi, on parlera longtemps de cette charmante soirée !...

Nous demeurions stupéfaits, étourdis, atterrés. Était-ce sincère ou cet excellent Paul voulait-il se jouer de nous, corser le menu ?

C'était à ce point sincère, qu'il avait disparu.

— C'est trop fort ! m'exclamai-je... Inviter les copains et ne payer que sa part... Je n'aurais pas oru Paul capable de ça...

C'était d'autant plus cruel, inhumain, qu'à nous deux, tout compte fait, nous ne disposions